

— Je lui ai dit que tous ses parents étaient morts, et qu'il était leur seul héritier. C'est pour cela qu'il s'est mis à danser de joie.

Tous ceux qui étaient là se mirent à rire, et même la bonne femme, qui demanda au charpentier :

— Est ce bien vrai que mon âne héritera de ses parents ?

— Oui, c'est bien vrai.

— Sont-ils riches ?

— Oui, ils ont laissé, outre leurs pâtures, cent mille francs en or.

La bonne femme qui crut que cela était vrai, s'en retourna bien contente, sans demander le prix de son lait.

*(Conté en 1882, par François Marquer de Saint-Cast).*

### III

#### JEAN SANS PEUR

Jean Sans Peur était fils d'un bedeau, et tous les matins à cinq heures, il allait sonner l'Angelus. Son père se dit :

— Il faudra que je tâche de lui faire peur.

Il habilla trois bonshommes de paille, et alla les placer dans le clocher. Quand Jean Sans Peur arriva le matin pour sonner les cloches, il vit un bonhomme qui avait le pied sur la première marche.

— Monte, lui cria Jean Sans Peur.

— Tu ne veux pas monter, répéta-t-il. Et ne recevant pas de réponse, il lui donna un grand coup de pied qui le renversa.

Un peu plus haut, il vit un autre bonhomme dans l'escalier :

— Veux-tu monter ! cria Jean Sans Peur.

— Monte donc ! Ah ! tu ne veux pas ; je vais t'aider.

Il le renversa à son tour, et quand il arriva au lieu où étaient les cloches, il vit un troisième bonhomme qui tenait la corde de la cloche comme s'il avait été prêt à sonner.

— Sonne, lui dit Jean Sans Peur.

— Sonne donc, répéta-t-il. Ah ! tu ne veux pas sonner ! je vais te tirer de là.

Il le renversa comme les autres d'un coup de pied, puis il se mit à sonner l'Angelus, et sa besogne faite, il retourna chez son père et lui dit :

— Vous avez voulu me faire peur, mais vous n'y avez pas réussi. Son père lui donna de l'argent tout plein ses poches, et Jean Sans Peur s'en alla par la forêt. Mais depuis qu'il avait de l'argent, il

n'était plus le même : à chaque feuille qui craquait sous ses pieds, il croyait voir un voleur. Ce qui fait que Jean Sans Peur, eut tout de même peur.

(Conté en 1880, par Jean-Louis Roussel, d'Ercé.)

## V

## LE PÈRE BERNARD

Le père Bernard était un bonhomme qui allait chercher son pain. Il arriva dans une ferme et demanda à coucher pour la nuit ; comme il n'y avait pas de place dans les lits et qu'il faisait froid, on lui dit d'aller coucher dans le four, il s'y blottit et s'endormit.

Le lendemain, le fermier, qui ne savait pas que le père Bernard était là, remplit le four de fascines et y mit le feu, puis il revint à la maison dire que le four était chaud.

— Ah ! malheureux, s'écria sa femme, tu as mis le feu dans le four ! tu ne sais donc pas que le père Bernard y était couché ?

— Non, dit-il, tu ne m'en avais pas prévenu.

— Jésus ! dit la fermière, nous voilà dans de beaux draps ! qu'allons-nous faire du père Bernard ? Il faut aller demander au bedeau, qui est un malin, s'il peut nous tirer d'embarras.

Quand le bedeau ouït le cas, il dit :

— Je veux bien vous aider, mais il ne sera pas facile de vous débarrasser du bonhomme.

— Combien voulez-vous pour votre peine ?

— Deux cents francs.

— Deux cents francs, soit.

A la nuit, il prit le cadavre du père Bernard sur son dos et alla le placer à la porte du presbytère, contre laquelle il l'appuya ; il alla ensuite au clocher, fit sonner deux ou trois fois la cloche et s'en retourna chez lui.

Quand le prêtre entendit le son des cloches, il se hâta de se lever en pensant qu'il était arrivé quelque chose, et au moment où il ouvrit la porte, le père Bernard tomba dans la place, et quand il voulut le relever, il s'aperçut qu'il était mort.

Il courut réveiller sa servante et lui dit :

— Nous voici dans de belles affaires : le père Bernard est mort cette nuit à la porte ; si on le sait, on ne manquera pas de dire qu'on l'a laissé mourir de faim devant le presbytère. Que faire de son cadavre ? Il faut aller chercher le bedeau qui nous en débarrassera sans doute, car il est bien malin.